

NAUCOURT

ou

Le combat avec l'Ange

Impressions de guerre et de captivité

par **Élisée Alban Darthenay**



Extraits choisis par Monsieur Dominique Parodi, membre de l'Institut
Publiés dans le n° 14 de la Revue de la Méditerranée
Juillet-Août 1946

®

Le coucou jette son cri. L'herbe se fleurit de muguet, de violettes et de jonquilles. Le printemps chante aux sous-bois.

Ce sera bientôt l'époque de la deuxième permission.

Des avions dans le ciel viennent carillonner une autre fête. A toute volée, par longs chapelets joyeux, sur toutes les gares, sur tous les terrains d'envol, ils jettent leurs lourds paquets de confettis criards. Jean est parti à l'aube de ce jour. Il est parti faire l'exercice avec sa compagnie. Les hommes stationnent aux lisières de la forêt de Saint-Gobain. C'est la pause. Ils assistent de loin à la fête. Ils cassent la croûte. Le chœur de la D.C.A. fait résonner sa voix dans ce concert étrange. Ce sont des 75 rageurs qui crachent très haut dans le ciel pur leur petite salive de fumée blanche et noire. Les grands oiseaux sont encadrés mais aucun n'est atteint. Les caporaux et les soldats s'amuse. Ils engagent des paris. Leurs rigolades explosent en cris sonores. Jean les rassemble. Il sait qu'un ordre ne peut tarder d'arriver. C'est un cycliste qui l'apporte. " Retour au cantonnement et préparatifs immédiats ". Départ le soir à neuf heures. Dans la belle nuit étoilée les véhicules roulent. Ce sont les souples voitures de liaison qui glissent, les motos ardentes qui trépigment, les lourds camions d'armes et de chevaux, les camionnettes de vivres et de munitions, et les autobus parisiens, les gros autobus vert et blanc sans plaque et sans numéro, comme ceux qui, les veilles de fêtes, emmènent les employés paperassiers à travers les bosquets de la grande banlieue. Ce n'est pas la permission attendue, ce sont les vacances, les habituelles vacances de Pentecôte, avec les routes campagnardes encombrées des véhicules citadins, les hommes heureux d'être arrachés à la morne torpeur du travail habituel, c'est la tradition routinière rompue et le départ pour une belle partie au grand air... Les premières roses s'épanouissent au seuil des maisonnettes fraîches et coquettes. La nature s'est fardée. Les bergeronnettes ont toutes dû se poser aux premiers buissons verts, car durant ces nuits de mai, le vin de la jeunesse fermente dans les veines de Dieu. La muse est inquiète, les vents altérés lui ont mis la lèvre en feu, la volupté l'opprime... La volupté des combats. Ce que cette année elle a choisi de chanter, ce ne sont pas les amants suspendus sur l'échelle de soie, ce sont les batailles, les grands chocs et les rencontres d'épopée.

Les divisions de chars sont lancées les premières et à leur suite toutes les belles unités d'active, tous les régiments motorisés qui, sous la neige de l'hiver, avaient pendant des mois attendu ces nuits d'étoiles et ces jours de soleil.

Lorsqu'en septembre les armées étaient montées entre les sombres coteaux de la triste Lorraine, lorsqu'elles étaient montées pour faire semblant d'être méchantes, les hommes étaient inquiets. Maintenant qu'ils montent à travers les riches plaines verdoyantes du Nord et de la Belgique, maintenant que pour tout de bon ils montent à l'assaut, ils sont gais. Ils sont moins moroses au départ pour la "vraie guerre" qu'ils ne l'étaient au temps de la "drôle de guerre". Jean observe et s'étonne. Évidemment l'attente, à force de se prolonger, était devenue monotone et fatigante. Personne au fond ne désire se battre, mais chacun préfère un dénouement à cette situation lancinante, fût-il brutal. " Ce n'était plus une vie ". Et pourtant ce ne sera plus la guérilla pour rire, celle des patrouilles et des communiqués qui relatent la perte d'un groupe ou la capture de trois hommes et d'un chien. Non cette fois ce sera la lutte pour tuer. Celle des divisions et des corps blindés, celle

des longs communiqués triomphants ou tragiques. Ce ne sera plus la guerre stagnante dans la boue de l'hiver mais la guerre mouvante dans l'herbe de l'été. Ce ne sera plus la guerre de position autour des gros forts le long des " lignes », mais la guerre de pénétration avec des chars rapides le long des " axes"...

Toutes les meilleures de nos forces, les plus jeunes et les plus armées, les plus mordantes et les mieux outillées sont depuis le début de l'hiver regroupées dans la France du Nord. Elles y étaient placées face à la Belgique, à la route préférée de l'envahisseur traditionnel. Gamelin n'a pas voulu renouveler l'erreur de 14, être dégarni, du côté de la mer. A l'Est c'est la ligne des forts, le magnifique pivot bétonné, l'élément statique. A l'Ouest l'aile marchante, les troupes de manœuvre, celles qui sont motorisées, l'élément dynamique. Au centre mon Dieu, il y a la Meuse et ses coteaux abrupts, jamais des chars ne seront lancés là ! un rideau d'hommes y suffira. Et puis il faut bien économiser : l'ennemi est deux fois plus nombreux ! C'est ainsi que Jean comprend la bataille. Il se réjouit d'avoir à l'automne connu le combat de position à l'Est et d'être maintenant, au printemps, lancé comme une balle dans la grande chevauchée de l'Ouest. Le sort le favorise. Il aura toujours été au moment voulu sur le point crucial. Tout est clair, il n'y a que l'issue qui reste pendante. L'État-major a certainement fait ce qu'il a pu avec ses pauvres moyens et pour le mieux. L'homme a proposé, à Dieu maintenant de disposer. Ce sera comme il plaira à l'Ange dans ce grand jeu de la guerre et du hasard.

Jean est bercé au rythme des durs ressorts. Il s'assouvit lentement et se réveille soudain. Mais même lorsque ses paupières glissent et que son corps engoncé se laisse entraîner au mauvais sommeil de la route, son esprit soucieux poursuit l'incessante marche de ses pensées. Il cesse maintenant d'envisager l'avenir et le passé pour retomber au présent. Il avait bien prévenu les hommes que ces jours et ces nuits viendraient. Il leur avait bien dit que l'effet de la propagande sur l'âme germanique et l'effet du blocus sur les ventres teutoniques seraient insuffisants. Il avait essayé de les détromper et de leur faire comprendre qu'il y aurait bataille. Il ne s'attendait pas toutefois à une si parfaite réussite. Ils ont tous accepté le fait aussitôt avec insouciance presque ! L'événement semble leur paraître normal. Jean s'en félicite. Il constate l'effet des commentaires de presse et de radio sur les militaires et la population, ces foules, troupeau d'humanité, qui ne croyaient plus à la guerre il y a cinq ans à peine et qui y volent ce soir ! Leurs nerfs sont fatigués. Ce qui l'étonne par-dessus tout c'est la belle atmosphère du ciel radieux et la quasi bonne humeur des êtres. C'est sans doute l'heure de mourir et jamais la nature n'a mieux fait étalage des joies de la vie et de ses riches promesses !

Il faut aller vite, les convois roulent en plein jour. Les champs sont fleuris. Le soleil brille d'un éclat vif. Les Belges sur le pas de leur porte font de sympathiques bonjours à nos troupes. Les filles leur font offrande de jeux de cartes, de paquets de cigarettes au tabac blond et de chocolat doux et lacté. Les gamins saluent d'un air martial. Les vieilles elles-mêmes découvrent d'un pâle sourire leurs lèvres édentées. Puis les volutes de poussière dérobent les dernières flammèches blanches des mouchoirs agités. Adieu les interminables villes du Nord. Ce sont maintenant les luzernes de la grande plaine ondulée. Les bombes sifflent, mais les moteurs ronflent. Malgré l'incessant va et vient de l'aviation adverse, les convois roulent. La position est atteinte. L'ennemi arrive plus vite que les chefs ne semblaient s'y attendre. Mais les trous sont creusés et les réseaux tendus. Tout est prêt pour

le recevoir comme il convient. Et comme dit Jacques Billet, le poète soldat : " Du cœur des touffes de soleil " les balles partent. Elles sifflent et bourdonnent à l'entour des trèfles en fleurs. " Chanson d'acier, chanson d'abeilles ". Parfois aussi elles passent trop près ces balles chanteuses.... " Elles fleurissent la chair des jeunes hommes ", des hommes "comme flambés dans la moisson". Les chars patrouillent, les obus crépitent, les éclats jaillissent. Pendant la matinée entière les ailes d'argent des stukas ennemis brodent aux cieux d'azur les multiples figures de leur sensationnel quadrille. Namur rougeoit au loin. Gembloux le village situé sur la route de Namur à Bruxelles est arrosé de bombes. Les batteries sautent, mais les tirailleurs que Jean appuie restent à leur poste, presque sans perte. Plus de quatre cents chars ennemis flambent sur un espace de quelques kilomètres.... Les Allemands ont attaqué avec deux divisions blindées sur un seul régiment de Marocains ! Le seul de toute l'armée qui soit monté à pied ! Le seul qui a dû occuper un morceau de secteur après avoir marché soixante-quinze kilomètres de route. Le seul qui n'a pas eu le temps de s'enterrer. Cette division du Maroc fait partie du même corps que celle de Jean. Celui-ci regrette que le plus fort de l'assaut ne se soit pas produit sur sa propre position, sur les glacis qu'il défend. Mais il admire. Ce premier choc, tout local qu'il soit, est une victoire ! Les chars n'enfoncent pas les fronts normalement dotés d'hommes et d'armes suivant le dernier pourcentage des règlements français. Si seulement les réserves étaient assez fortes pour que le règlement fût partout appliqué ! Jean voudrait que toute la ligne de Maëstricht à Bâle soit aussi solide qu'ici. Il est content. Il se reprend à espérer. Le calme revient avec le soir. Les Marocains se regroupent. Jean fait distribuer un quart de vin supplémentaire, un excellent pinard bourguignon, prélevé sur la cave du château voisin. Il donne quelques directives à Rameau et il songe enfin à dîner aussi. C'est son tour.

Jean n'a pas diné ce soir-là. Il a vu Moreau venir d'assez loin, sauter de sa moto et arriver à lui le souffle coupé. Il se rappelle parfaitement le gaillard au garde-à-vous, tendant son papier chiffonné et attendant d'être congédié avec ou sans réponse. Jean maintenant arpente la route. Mais il n'est pas prêt d'oublier la scène et surtout l'impression produite. Ordre de tout abandonner ; de tout quitter ; exécution immédiate ! Il fallait être parti dans la demi-heure qui suivait. Il fallait abandonner les lots de munitions supplémentaires, les grandes caisses neuves arrivées de la veille, laisser à l'ennemi des milliers de projectiles, de beaux outils de parc, le matériel venu du corps d'armée et de l'armée ! Il fallait abandonner les belles tranchées neuves et les réseaux déjà épais. Les routes étaient barricadées dans tous les sens. Les camionnettes ne pouvaient venir jusqu'aux emplacements des armes. Dans la nuit commençante il fallait tirer celles-ci à bras ou les porter sur l'épaule. Mais surtout il fallait abandonner ce terrain où l'ennemi avait toute la journée vainement tenté de passer. Ce terrain pour lequel il avait consenti à faire flamber et mourir un si grand nombre de chars et d'hommes ! Ce terrain que les unités avaient refusé et que l'État-major donnait ! Jean sur le moment, à la lecture du papier que lui tendait Moreau, Jean avait dû maîtriser ses nerfs, dominer la fureur qui succède à la première sensation d'étonnement. Beaucoup d'idées et d'images avaient afflué ensemble à son esprit. Heureusement il n'avait pas eu le temps de s'y attarder. Lieutenant, automate galonné, il n'avait qu'à obéir. C'est-à-dire qu'il devait faire exécuter les ordres venus d'en haut ! Il avait expliqué à Rameau, parlé aux hommes, couru aux tâches les plus urgentes. Il avait fait boucler les sacs, emmener les pièces, partir les groupes. Lui-même était parti le dernier.

Sur ce petit sentier perdu dans la nuit Rameau est en tête. Il n'a qu'à suivre l'unité précédente. Pas même à se soucier de la direction ! Suivre, suivre en bon mouton soldat, suivre et filer vers le Sud. Au départ le chef de Bataillon avait parlé de quatre kilomètres mais il y a déjà quatre heures que le régiment marche ! Jean avance d'un pas mécanique. Il revoit la plaine à l'aube du premier matin, la plaine nue avec ses molles ondulations et le ruban de sa voie ferrée. Il la revoit le soir du départ avec les routes coupées et les réseaux. Il songe aux stukas et aux chars. Il pense surtout à l'ensemble des travaux qu'il a fait évacuer en un quart d'heure après les avoir fait exécuter en trois jours. Il avait en riant choisi les touffes d'orties où il devait mourir. Il sait que chacun de ses hommes avait fait de même. Ils avaient mis à la fois beaucoup de célérité et beaucoup de soin à creuser les sapes. Ils n'avaient pas lésiné sur ce travail qui, pensaient-ils, leur vaudrait peut-être la vie sauve ! Le Lieutenant leur avait assez dit " que le moment était venu de taper sur le boche ! qu'il allait vouloir passer et qu'il ne le faudrait pas tant que parmi eux il en resterait un de vivant ". Chacun d'eux savait cela. Chacun d'eux croyait que l'ordre était définitif, indiscutable et chacun en approfondissant son trou pensait obscurément qu'il creusait peut-être sa tombe. C'est ainsi que la section s'était préparée matériellement et moralement. C'est ainsi que chacun pour son propre compte s'était préparé matériellement à la bataille et moralement à l'idée du sacrifice. Jean avait présidé à ces travaux et à cet effort. Il avait fait déverser d'énormes quantités de terre et consentir les âmes.

Il avait obtenu à son désir l'aménagement du sol et l'état des esprits. C'est alors que l'ordre était venu d'annuler le travail accompli ; annuler sur la plaine et dans les caboches comme s'il s'agissait de faire un trait de plume sur les feuillets d'un livre ! Il avait obéi aussitôt. Il n'y avait pas une seconde à perdre ! Mais il avait été stupéfait et depuis son étonnement ne cesse de croître. Il est peu raisonnable de donner chaque soir l'ordre de mourir sur place. Le grand chef doit avoir une raison bien grave pour annuler un ordre aussi impératif ! Pourquoi ? Jean marche. Il a les lèvres serrées, le regard fixe, la foulée régulière et l'esprit occupé. Il ne se laisse pas distraire. Pourtant cette marche de nuit ne ressemble pas aux précédentes. Plusieurs fermes brûlent dont les meules lancent aux cieux noirs de rouges bouquets d'étincelles. La route est jalonnée de lueurs sinistres. De toutes les lisières partent des coups de feu. Personne ne tombe mais chacun s'étonne. Cinquième Colonne ? Peut-être ! A partir de maintenant celle-ci résumera toute crainte et toute explication. Son nom se retrouvera sur toutes les langues, au point de départ et à l'aboutissement de tout colloque. Jean qui pense à toutes les autres colonnes néglige celle-ci. Elle existe, c'est un fait. Mais en pensée il se retrouve toujours face à face avec Moreau. Tout abandonner ! Recommencer 1914 ! Est-ce que parce qu'au Nord la première division a dû céder un peu ? Allons donc ! Le repli est général. Il se poursuivra maintenant sans trêve.

Ⓟ Au hasard de la nuit, Jean se heurte à Volta, le camarade qui lui a succédé jadis comme officier de renseignements. Jean interroge. Volta répond. Il s'agit du Sud. Un trou vers Sedan. Volta parle de ce qu'a murmuré le Colonel. L'armée de réserve, celle du Général Touchon, va sans doute contre-attaquer. Quant aux armées de Belgique elles doivent rejoindre la frontière naturellement. Jean écoute. Il ne dit rien. Le plus fort de l'attaque ennemie s'est produit sur le point où nous étions sans doute le plus faible. Jean-Louis sait maintenant que la situation est très grave. Toutes ses craintes de jadis se réalisent. Au demeurant que lui importe de comprendre la bataille puisqu'il y participe ! Sa

curiosité est stupide. Il ne doit s'occuper que de lui et de sa troupe. Or la section marche. Il n'y a pas un éclopé, pas un tire-la-patte. Mais, lui, il s'en veut. Il s'en veut de s'être laissé prendre, ne serait-ce qu'un instant, par les apparences, par la bonne ambiance de la "montée" et le résultat favorable du petit coin de bataille d'où il revient. Il connaissait pourtant déjà la force de l'Ange et le poids du Destin.

Jean avait cru porter un coup, il lui faut maintenant reculer. Il doit refaire à pied, et à rebours le circuit des camions qui les avaient amenés, sa section et lui. Il doit refluer dans une nuit différente où les feux ne sont pas éteints mais où les fermes flambent. Il doit refluer sous l'aboi des canons et les vols d'avions à travers les cités belges dont les visages ne sourient plus.

C'est la retraite, la retraite épuisante, pendant laquelle il faut marcher toutes les nuits, creuser tous les jours et se battre chaque soir ; se battre de cinq à neuf, ou même jusqu'à minuit si la section forme le détachement d'arrière-garde. Il faut aller, filer sans bruit, mais vite, et remarquer, et recréuser, et se rabattre, et recommencer ainsi et ainsi pendant des nuits et pendant des jours qui formeront des semaines ! Trois semaines de combats en retraite, de surprises et d'escarmouches, de coups de feu et de marches rapides ou forcées ! Trois semaines de vie intense et qui résument à elles seules les sensations et l'expérience de plus de dix années normales ! Trois semaines sans dormir, trois semaines sans repos régulier ni cuisine roulante, ni échange de linge, ni même le temps de se rincer la bouche et le visage. Trois semaines à courir, à attendre et à repartir, à redouter et à frapper. Trois belles et terribles semaines de vie et de bataille pendant lesquelles les traits s'accusent, les rides se creusent et les âmes se trempent. Jean continue à observer ses hommes ; chacun d'eux, les caporaux et les sous-officiers se sont aguerris d'une manière remarquable. Quels magnifiques gaillards ! Jean mesure l'avantage de l'ennemi dont les siens ont déjà fait la campagne de Pologne. Cependant cet avantage diminue tous les jours. Jean-Louis commande maintenant une compagnie. Il y reste une centaine de voltigeurs qu'il a empoignés et qu'il mène. Il guette aux lisières et dans la nuit. Il reçoit des coups et il en rend ! Quel malheur qu'il faille reculer. Ce serait si beau et tellement plus facile de mener le même combat en avançant ! Si seulement nous avions autant de chars, autant d'avions et autant d'hommes ! C'est si simple d'être le vainqueur quand on est deux fois plus fort et dix fois mieux armé.

Durant ces vingt-trois jours et ces vingt-trois nuits de courses et d'acharnements, de surprises et de ripostes, Jean éprouve le plus extraordinaire mélange de peines et de joies. Il n'a heureusement pas le temps de s'analyser. Il va et il s'arrête et il repart. C'est le combat d'arrière-garde. Celui du vaincu stoïque et qui ne veut pas l'être ! Jean marche. Il ne réfléchit plus. Il va. Des idées ! il n'en a plus. Il n'a que des soucis, pour la roulante introuvable et le repas des hommes, pour la voiturette qui verse au fossé et l'ennemi qui talonne... Pourtant des pensées, des ombres de pensées, des images affluent encore. Elles arrivent par bouffées, en foules. A de certains moments elles surgissent, elles se pressent et valsent en son âme. C'est sa petite histoire d'enfant, Fornoue, les Apennins et les Alpes, les cols et les plaines célèbres, Montenotte et Millesimo, le Saint-Bernard et Fontaine-Française, Bayard et Napoléon, et puis ce sont encore et toujours les vertes étendues belges ! Les lointains estompés des comtes de Flandre et de nos premiers rois, les tapisseries où Condé caracole, les brumes où chantent les gars de Sambre et Meuse, les aurores d'hier

et le crépuscule d'à présent. Toutes les bornes sont marquées de noms célèbres. Jean parcourt les champs où toutes les armées de toutes les nations se sont toujours donné rendez-vous aux instants décisifs. Il traverse les plaines où jadis les Romains ont rencontré les Barbares, où les Espagnols se sont mêlés aux Autrichiens, où les Volontaires de la République ont dispersé les mercenaires des vieux Monarques. Jean foule la terre où se sont dénouées toutes les plus grandes des luttes du monde, celle où se sont achevées les guerres de l'Empire et où sera sans doute aussi livrée l'ultime bataille de cette nouvelle guerre contre le nouvel ogre européen.

Aux abords du bourg de Fleurus, au pied de l'ancien moulin décoiffé de son toit, sous le mur de brique où est insérée la grande plaque de marbre aux trois victoires françaises, celle du maréchal de Luxembourg, celle de Jourdan, et celle de Napoléon, Jean remporte aussi la sienne. Le gros de sa division file, il est seul avec ses cent bonshommes, une section de mitrailleuses et deux canons de 25. Il livre sa bataille, il défend le village et ses abords. Il est sur le terrain classique. Il a beaucoup moins d'hommes que n'en avaient les chefs dont parle l'histoire mais l'étendue du front qu'il défend est presque aussi large, sa puissance de feu presque aussi grande ! Trois chars flambent, quatre s'immobilisent et les sept autres refluent. La nuit tombe. De toutes les lisières partent les gerbes de balles traceuses. Elles découpent le ciel suivant les jolies courbes de leur pointillé de lumière. Elles sont belles et comme presque toutes celles tirées la nuit, elles passent trop haut pour être dangereuses. L'ennemi a eu des pertes et n'a rien entamé. Il est onze heures. La mission est remplie. Pendant que les derniers voltigeurs tirent pour donner le change, Jean fait partir sa petite troupe. Jean marche. Il marche et passe des canaux, des cours d'usine et Mons en partie délabré. Ce sera bientôt la France ! « Allons les gars ! la ligne... la ligne du Nord avec ses ouvrages neufs et des troupes fraîches, et le repos et le sommeil ! Allons les gars Debout toi ! Sois un homme, voyons ! Allons, allons mon gars ! La France est là-bas ! » Et en route. Il ne faut pas laisser aux pauvres pieds meurtris le temps de se refroidir. L'Ange suit presque à portée de bras. La fatigue augmente et la hâte aussi...

La France ! enfin oui, peut-être ! Ce même ciel sans défense ; cette frontière nue ; ces ouvrages inachevés et ces batteries « Debrange », ces canons sans frein qui auraient été excellents pour la guerre de 1870 et qui étaient déjà démodés pour celle de 1914 ! C'est cela notre frontière ! Jean savait bien un peu notre misère mais tout de même pas à ce point-là. Il avait promis le repos derrière une ligne de casemates ! Il n'y a rien, rien qu'une ridicule ébauche de fossés antichars, rien que des routes grouillantes de civils éclopés et lamentables, rien que des hameaux en flammes, et Valenciennes qui fume au loin. Il n'y a plus rien qui puisse arrêter l'invasion et la misère. Ce sont les maisons livrées, les champs abandonnés, les récoltes offertes, le désastre ! Jean s'aperçoit qu'il a menti. Il a involontairement trompé ses hommes. Il leur a fait de fausses promesses et les pauvres bougres le regardent. Alors, il ment encore ! Il se montre calme et peu pressé. Il ne veut pas que son attitude physique trahisse son inquiétude morale. Il ne veut pas que les gestes de ses membres révèlent les soucis qui assaillent son esprit. Il prend sur lui d'être lent et flegmatique. Sa compagnie, elle n'aura rien ; ni soupe chaude, ni lit frais, ni trou, ni béton, ni renfort... Elle n'a plus rien que son Chef. Il reste son seul espoir, elle n'attend plus rien que de lui. Pendant que le fourrier court à la ferme voisine pour y chercher une carriole capable de remplacer la voiturette brisée, la pauvre voiturette du mortier, Jean fait le gandin. Il se promène de long en large. Avec le bout de sa cravache il frappe les tiges de ses

bottes. Son pâle visage sourit ! ... Puisse-t-il ce dernier mensonge pieux et le seul volontaire racheter tous les autres. La voiturette est déchargée. Le chariot est rempli. Jean-Louis surveille, il s'approche et il fait lui-même le lent et scrupuleux décompte de tout le matériel... Ses hommes ne laisseront rien derrière eux ! Son calme les a gagnés. Il sait pourtant que d'une seconde à l'autre tout peut changer et finir... Il a nettement vu les colonnes ennemies descendre vers le Sud... Il entend le crépitement des balles au Nord... Il sait qu'hier les Marocains se sont fait tailler en pièces dans la forêt de Mormal et qu'il faut repartir sans tarder...

Il repart. Il est " chez nous " et il n'a plus de carte ! Sa compagnie est fourbue et il doit la conduire « là-bas... » là-bas, dans la direction d'un clocher, d'un clocher qu'il n'apercevra plus lorsqu'il sera au bas de la crête ! « Là-bas ! Là-bas, par là, mais là-bas, par là, jusqu'où mon Commandant ? ». « Jusqu'au canal de l'Escaut dont les ponts sont déjà coupés, mon petit. Vous y attendrez. Il y reste je crois des péniches. Enfin vous trouverez toujours une barque pour faire passer les hommes et même les voiturettes. Allez... »

Les hommes cheminent. Jean s'attarde. Il est seul. Le buisson remue. Jean met la main à son arme. Il s'approche. Une femme se lève dont les cheveux défaits sont noués aux ramilles, visage blafard dont la pâleur auréole deux yeux immenses : « Monsieur l'Officier ! Où est le médecin ? C'est pour ce petiot : tout ce qui me reste ! j'étais sur la route depuis trois jours, les avions sont passés, mon père et ma mère ont été tués ce matin. Lui, il ne crie plus mais il a mal encore, Si Monsieur l'Officier, si, vous savez où il est le médecin ? ... » Jean ne sait pas, il ne sait vraiment pas. Il ne peut rien et il est pressé. Pauvre femme. Quelle détresse ! Il est déjà loin et il pense que bientôt il ne lui restera rien à elle ! Lui restait-il encore quelque chose à part la vie et la souffrance, assez de vie et juste assez de forces pour constater la mort des autres et sa douleur. L'enfant, le bébé, dont le visage était caché par un mouchoir sale est blessé au crâne et à la face. Un ange défiguré. Un petit monstre horrible... Cette image est plus abominable encore que la fatigue n'est harassante... Jean voudrait pouvoir l'effacer, ne pas l'avoir vue. Il aurait peut-être dû achever le gosse et tuer la malheureuse... Il va.

L'Escaut... Deux jours de répit... Dans le ciel vide de nos avions, Jean-Louis assiste au défilé des escadrilles allemandes. Il se croise les bras et il regarde l'Ange frapper. Le Président du Conseil prononce un discours. Il annonce un essai de contre-offensive française... Un bataillon allemand veut enfoncer celui de Jean. Il se fait décimer. Les mitrailleuses crépitent... Les ennemis qui couraient s'écroulent. Jean voit mourir quelques-uns des siens. Oh ! les regards vitreux, les tempes baignées de sang ! enfin le canal reste à nous, et bien à nous, ici du moins ... mais l'ordre arrive de repartir. Lâcher l'Escaut ? et la contre-offensive alors ? Il paraît qu'il n'y a plus d'Anglais ! Mais oui, ils rembarquent ! Pourquoi ? Parce qu'il n'y a plus de Belges ! Mais pourquoi ? Leur Roi a capitulé ! Tout le Nord du front de bataille est rompu avant même que la poche n'ait pu être refermée au Sud ! Les Anglais rembarquent et nous aussi ! Ce n'est plus la frontière mais la côte que maintenant il va falloir atteindre. Après avoir tellement marché pour retrouver la France, il faut continuer à peiner pour la quitter. Il n'y a plus de Canal Albert, ni de ligne du Nord, plus de Belges et plus d'Anglais... il ne reste plus qu'une poignée de troupes français, et plus d'espoir... Jean est seul avec ses gars, seul dans la plaine et la boue... L'Ange serre, ses

bras se nouent. Il y a déjà longtemps qu'il ne restait plus rien, mais tous croyaient encore à tout ! Maintenant il n'y a plus rien, même dans les esprits. Cela est sûr ! Les combattants ont vu, ils ont touché le fond ! il n'y a plus rien, rien que l'homme, l'homme seul en face du monstre énorme. Mais l'homme est fort ! Il y a longtemps que les mulets sont tombés, que les moteurs sont rompus ; mais les hommes, ils continuent car ils savent et ils veulent ! ... L'Ange les a saisis, mais ils se débattent ! Ils n'acceptent pas. L'Ange serre. Il serre de plus en plus fort et son étreinte les étouffe.

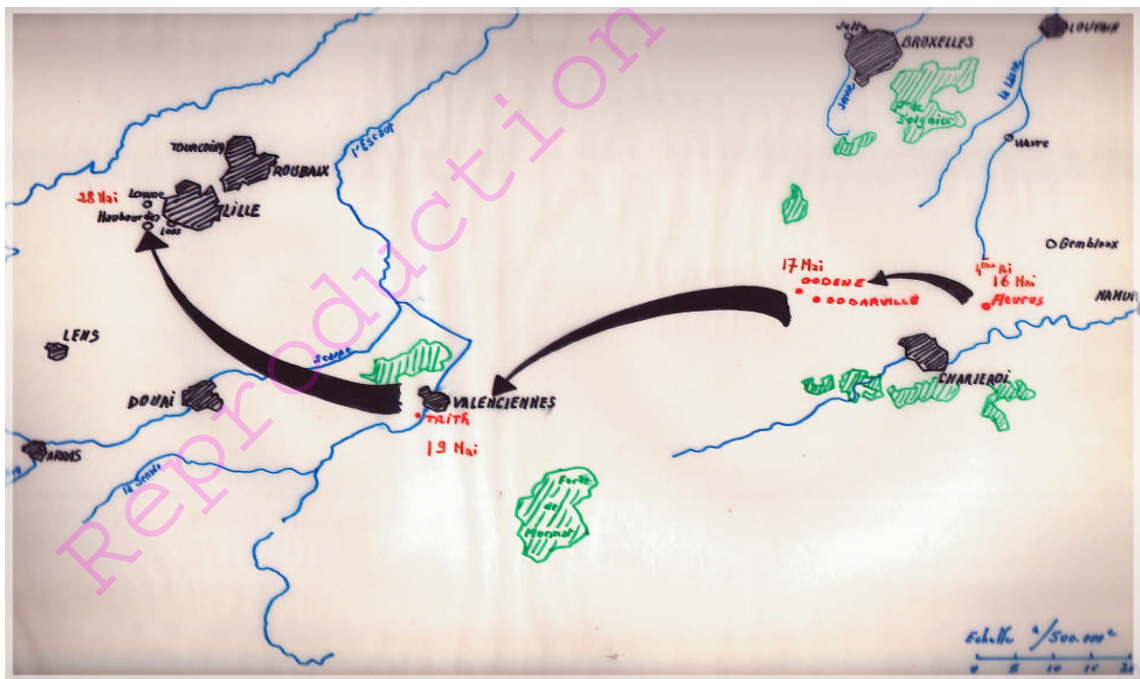
*
* *

®

Reproduction interdite



Lieutenant Darthenay, chef de section au 4^{ème} RIM à Auxerre (1939)



Mouvements effectués par le 4^{ème} Régiment d'Infanterie Motorisée en mai 1940

Un carrefour ! quelle cohue ! des faubourgs : Lille ! la division y est encore intacte mais lorsqu'elle y arrive elle se heurte à des quantités d'autres, à des embouteillages où s'entassent les colonnes d'unités diverses et mutilées. Les routes sont coupées. Le Général renonce à poursuivre vers Armentières et Dunkerque. Il donne l'ordre de défendre les ponts d'Haubourdin. Le cercle est refermé ! La tentative de sortie aboutit à un massacre. Les munitions s'épuisent. Il n'y a plus de médecin. Les blessés achèvent leurs souffrances sur les pelouses du parc et dans la cour de l'usine. Cependant les plus valides, les derniers tirent leurs dernières cartouches. L'artillerie fait rage. Mais ce n'est plus la nôtre hélas ! Ce ne sont pas les " départs " mais les " arrivées ", les éclatements de projectiles venus d'ailleurs, d'ailleurs et de partout, du Nord et du Sud, de l'Est et de l'Ouest ! L'Ange est vainqueur. Il faudrait pouvoir regarder de tous les côtés. Les toits et le clocher s'effondrent. Jean compte les derniers obus de son mortier et les quelques chargeurs qui restent pour les armes automatiques. Un quartier flambe. Le village n'est plus reconnaissable. La moitié de l'effectif est hors de combat. Jean reçoit un ordre : « Demain par unité, déposer armes, à cinq heures, cour de la Gare. Rassemblement à six heures Grand' Place d'où nous partirons pour défilé dans Lille. Nous recevrons les honneurs de la guerre. Une unité des tirailleurs qui se sont battus avec nous depuis le 27 et la première compagnie du bataillon conserveront leurs armes... Une compagnie allemande nous rendra les honneurs ". Jean relit le papier lentement, la gorge serrée. Il renoue son foulard. Il repart faire la tournée des groupes qu'il a quittés une demi-heure plus tôt. Il est toujours suivi par son ordonnance, le grand gaillard maigre qu'il appelle " son loustic ". Mais l'atmosphère est différente. L'obscurité s'est épaissie, les armes se taisent. Plus rien n'est à redouter. Il n'est plus nécessaire d'écouter, de regarder le ciel, de se jeter à terre et d'avancer par bonds ou sur le ventre. Il n'est que de marcher le long du canal et au travers des jardins. L'Ange s'est tu. Pour la première fois depuis plus de soixante-dix heures, Jean peut aller debout, au pas, comme s'il ne s'agissait que d'une promenade. Il ne peut se défendre d'éprouver un soulagement physique qui rend plus sensible encore son malaise d'âme. Moment de honte abominable. Aller dire de « ne plus tirer! ». Démarche stupide d'ailleurs car il n'y a plus rien à tirer ! ... Mais il faut dire aussi : « Allons mes gars, demain vous mettez les masques et les armes à la gare. Cassez, cassez tout ! ... ». Il y en a qui n'expriment rien, d'autres qui pleurent, certains qui sont « colère », quelques-uns peut-être qui sont contents, qui par-dessus tout éprouvent la joie physique d'en avoir fini avec le bruit, le fracas et la peur. La plupart sont anéantis.

Les armes vont être livrées et puis les hommes ensuite... Ces braves types, ces compagnons de guerre, ces rudes et tendres et forts et naïfs et bons paysans... Ils étaient jadis arrivés à la caserne en même temps que Jean. Beaucoup avaient alors pris le train pour la première fois, mis des chaussures pour la première fois, ils avaient quitté leur Limousin comme Jean avait quitté Saint-Cyr. Ils s'étaient regroupés ensemble, entre copains, pour former dans les chambrées quelque chose qui ressemblât un peu à une famille : une tablée, une grande tablée d'hommes. Jean avait été leur chef. Il les avait "instruits ". Il leur avait parlé de la guerre et des devoirs, des devoirs du citoyen et du soldat. Il leur avait fait aimer leurs armes et ce métier... Ils s'étaient séparés, puis ils étaient revenus, et Jean les avait retrouvés au moment " des affaires d'Espagne ". Avec eux il avait fait des manœuvres, la mobilisation de 38, celle de 39 et la guerre, la guerre en Lorraine, les cantonnements dans le Nord et la guerre en Belgique. Il les connaît depuis plus de trois ans... Il en a vu mourir pas mal. Il vient d'en faire conduire un bon tiers au Poste de Secours. Ils lui ont toujours parfaitement obéi et il va leur dire de livrer leurs armes, et eux, eux-mêmes qu'il aime tant, il va les livrer ensuite... Il se rappelle le règlement. Il sait qu'un Chef qui consent à se rendre « se déshonore et déshonore sa troupe ». Il ne veut pas accepter un pareil ordre, ni le transmettre. Il ne sent plus la fatigue des nuits et des jours, des marches et des combats... C'est son âme qui commence à souffrir maintenant. Il en a fini

avec les hommes. Il va voir son Chef de Bataillon. « Mon Commandant, je pars cette nuit avec quelques sous-officiers et je fais partir les plus gonflés de mes types... ». « Mon petit, vous ne ferez pas ça... Nous n'avions plus de munitions, nous ne pouvions plus riposter, et nous faisons tuer les civils, les femmes et les gosses qui restaient aux villages et dont les caves sont pleines... Les chefs se sont concertés et ont décidé d'arrêter le massacre. Il faut accepter. Il faut obéir encore. Même à cet ordre là. D'abord les patrons ont donné leur parole et puis comprenez bien, mon petit : vous ne pourriez pas tous les faire filer vos gars, alors... Et bien, vous allez faire filer tous ceux qui veulent. Vous les aiderez. Mais vous, il faudra sombrer avec le reste de l'équipage. Vous devez partager le sort de ceux qui seront livrés. Non seulement vous en étiez le chef mais depuis que Duvergne a été descendu vous restiez le seul officier à votre compagnie. Ce n'est pas le moment de l'abandonner. Quand vos nouveaux gardiens vous auront séparé de vos hommes, alors vous filerez si vous le pouvez encore, mais pas maintenant. Nous n'avons pas consenti à les faire tuer tous, eux, nous et les civils avec... Nous ne devons pas leur donner à présent l'impression qu'ils sont abandonnés, livrés. Nous allons nous livrer aussi, avec eux, et défiler à leur tête dans Lille. Partir avant d'être pris, sans emmener ses armes et en abandonnant le gros de la troupe, cela ne s'appelle pas s'évader, cela s'appelle fuir... Allez, mon petit. C'est dur, je sais bien. Mais vous êtes jeune et vous pouvez attendre. Vous aurez le dernier mot, vous ». Jean ne dit rien. Il écoute ce frère aîné qui a fait l'autre guerre. Il écoute l'ancien vainqueur, celui pour lequel c'est encore « bien plus dur », et qui ne connaîtra sans doute aucune revanche. Il est ému.

L'aube est sale. Il fait froid. Les compagnies sont regroupées. Les armes sont déposées, les vivres et les couvertures qui restent sont répartis. La colonne piétine sur les gros pavés. La chaussée est bordée de cadavres. Quelques tirailleurs. Les blancs sont déjà tous enterrés. Certains chevaux morts attendent leur sépulture depuis cinq jours et plus. Leurs pattes raidies se dressent vers le ciel. Leurs intestins ressortent. Leur corps gonflé répand une odeur fade qui soulève le cœur. Avant d'atteindre Loos, il faut enjamber les carcasses noircies d'ambulances calcinées : un convoi sanitaire atteint par les bombes...

La marche déjà très lente est coupée par de longues stations. Jean est en tête de sa compagnie. Il a les yeux fixes. Il ne veut rien voir. Il pense aux trois généraux qui se trouvaient avec eux. Il y en a un ce matin qui a pris sa canne et qui est parti. Il est parti sur la route dans la direction opposée à celle que la colonne devait suivre. Il est parti seul, Il est allé mourir très simplement.

Au tournant apparaît soudain un groupe de grands gaillards blonds habillés en vert. Devant lui Jean remarque un soldat français pris de vin. Celui-ci est au dernier rang de la compagnie qui précède. Il titube. Jean a envie de le battre, de l'assommer. La colère ne le lâche plus. Il serre les mâchoires.

Lille, encore une fois la grande ville et sur le toit de la Préfecture une tache écarlate, un immense étendard, un affreux drapeau rouge sali dans le coin du haut par une sorte d'énorme araignée noire... Jean éprouve un choc au cœur. Il passe, il passe entre les grands Allemands blonds et les pauvres civils à l'air misérable. Il passe droit. Il voudrait ne plus voir...

Il retourne en Belgique. Il marche. Il couche à même le sol et il repart. Sa nourriture, et l'eau surtout, l'eau qu'il recueille au passage, au bord de la grand' route comme les animaux transhumants, c'est à la charité des familles wallonnes qu'il les doit. Il refait le même chemin pour la troisième fois et de façon toujours plus triste. Il n'ignore plus rien de sa géographie militaire : Valenciennes, Malplaquet, Charleroi, Fleurus, Jemmapes, Ligny, Quatrebras, Namur ... A Renaix il est séparé de ses hommes. Mais son abrutissement est tel qu'il continue à suivre le troupeau. Il traverse le canal Albert, la ligne défensive de nos voisins du Nord. Elle est admirable. L'immense falaise domine le large ruban d'eau et les plaines par où sont venues les divisions de l'ennemi. Il ne peut s'empêcher de comparer cette position aux champs de luzerne dans lesquels il s'est battu. Il constate que certains des ponts, les plus larges, n'ont même pas sauté. Il compte près de celui qu'il franchit, sur la rive sud trois tombes de soldats belges et sur la rive Nord deux sépultures allemandes. Il évoque Verdun, Douaumont et l'Ossuaire. Il pense à son père et il passe. Tout de même si tous les Belges, si tous les Anglais, si tous les Français avaient tenu tête, s'ils avaient fait chacun ce que lui Naucourt, a fait à Fleurus, sur l'Escaut et à Haubourdin ! Il calcule le nombre de chars qu'il a démolis...et puis il se méprise pour cet orgueil. La plupart des divisions n'avaient pas d'armes antichars... Elles ne pouvaient rien. Ce n'est pas la guerre, c'est sa préparation qui fut bête ! Les regrets sont inutiles et par conséquent superflus. Ce n'est pas le passé et la défaite, c'est l'avenir qu'il faut envisager, Il voit briller quelques cerises aux branches d'un arbre vert. Il les regarde avec avidité sans se douter toutefois que quatre années s'écouleront avant qu'il ne puisse en revoir de semblables... Il est en Hollande. Il y a déjà douze jours qu'il a quitté Lille et la France. Il atteint l'Allemagne à Aix-la-Chapelle. Il la traverse en quarante-huit heures ; quarante-huit heures passées à bailler dans un wagon sans air. Il sort enfin de la boîte empuantie. Les pieds raclent le sol. La colonne avance au centre du nuage qu'elle soulève et qu'elle roule. le nuage enveloppe sa cohue. Il pique les yeux, il voile les regards, il irrite les gorges. Jean-Louis atteint l'enclos. Il est hébété. Il reçoit en partage une écuelle, un torchon et une cuiller... Un monstre à l'aspect d'homme et à la voix de dogue lui assigne une baraque où il devra cohabiter avec quatre cents malheureux de son espèce. Dans la baraque, parmi les multiples échafaudages des châlits à trois étages, il découvre une niche. Il n'a pas la place de s'y asseoir. Il peut s'y étendre. Il s'y endort. Sommier de planches, matelas de minces copeaux, sommeil de brute... C'est la misère totale, le malheur réalisé, le cimetière de son rêve. Il s'y est étendu vivant pour y mourir à sa vie et à ses espérances. Mais c'est tout de même l'ultime étape du voyage, le repos, le sommeil, la détente physique des muscles et des membres, il peut espérer y oublier pour quelques heures ses courbatures. Il y endort sa souffrance...

*

* *



Après le sentier poudreux où l'Ange l'a conduit dans l'aveuglement du nuage qui roulait, dans les enveloppements incessamment soulevés des volutes de la poussière épaisse, Jean-Louis a finalement atteint l'énorme buisson des ronces barbeleuses³. Lorsque le nuage se fut dissipé, le cercle des broussailles aux épines d'acier était déjà refermé. Jean est maintenant doté d'un extraordinaire matricule. Il est devenu l'un des animaux chiffrés de l'immense troupeau d'hommes. Il a déjà goûté à sa maigre pitance. Une soupe que dédaignerait son chien. Avant-hier il ne lui a été octroyé pour toute nourriture qu'une mince croûte de pain et cinq groseilles à maquereau... S'il pouvait seulement détendre ses membres sur la bonne paille fraîche d'une véritable écurie... Il est seul maintenant au milieu de tous les autres dans le grand enclos, dans le champ nu et plat à perte de vue... Vaste parc à bétail humain perdu au centre d'une plaine à la fois caillouteuse et humide. Les lignes y sont toutes d'horizon. Les reliefs n'y sont constitués que par des baraquements lointains et bas... Profilement des cloisons légères et des taillis décharnés, épineux..., d'autres camps ? ... quelques maigres bouleaux et quelques pins tordus dominent les alignements de betteraves et de seigle, les espaces stériles où l'eau noire stagne entre les larges nappes de silex gris et blanc. Ici l'eau est morte ; la plaine est vide. Immense arène où s'épuisent les rêves, où s'étirent les brumes, où s'amuse le vent et où s'envolent au souffle des bourrasques soudaines les grands remous de désespoir et de poussière... Jean contemple les pauvres hères qui traînent seuls ou par groupes... Il lui semble avoir atteint une planète inconnue. L'Ange a déposé son vaincu, son otage, sa proie, sur un plateau infini, sur un plateau de sable nu, sur un plateau uni et sous un firmament triste, sur un plateau, dont le sol froid ou brûlant n'est même pas adouci par un tapis de mousse chétive... Aucune ouate de glaise végétale n'attédie le contact des pieds nus et à vif, des plantes écorchées et enflées avec le sol minéral où brillent les mille facettes des micas et des quartz. Aucun espoir de tiges vertes souples et fraîches. Aucune larme de rosée. Pas même un souvenir de ces herbes dites mauvaises dans nos régions bénies...

Jean est vide de forces. Il s'aperçoit qu'il ne pourra pas en puiser à l'entour... Il n'a plus rien à brouter. La seule énergie dont il pourra encore user sera celle qu'il sera désormais capable de tirer de lui. L'action, cette joie de l'âme, d'après Lyautey son parrain de Promotion, cesse d'exister. Aux turbulences de la vie de mouvement succède le recueillement de la vie intime, la seule que pour les semaines proches il va pouvoir vivre... Jean prend de cet état de fait une vision immédiate et très nette. Il va expier avec les meilleurs de tout le peuple de France les fautes de ses devanciers. Il va expier dans la misère présente et à venir les bonheurs de la vie facile et passée. Il accepte la chose et presque avec joie. Allons ! au tourbillon des combats va succéder peut-être la danse des idées. Aux efforts des muscles ceux de l'ascèse, à l'action la réflexion, la méditation, la contemplation... Il en a momentanément fini avec son corps qui s'épuise. C'est au tour de son âme maintenant de lutter, de s'enrichir et d'atteindre...

Et c'est alors qu'il commence l'extraordinaire période. Les terribles trois premiers mois. Misère des estomacs vides et des cœurs affolés... Trois mois sans lettre et sans colis, sans nourriture et sans nouvelles ; sans nourriture sauf l'infâme pain noir et les miettes de pommes de terre bouillies ; sans nouvelles sauf celles des catastrophes que proclame la radio de l'ennemi triomphant. Les membres s'amenuisent. Jean se sent maigrir au point de

³ sic

penser que son corps réduit à l'état de souvenir sera bientôt soulevé par les brises et que dans les nuées il flottera sans doute comme un rêve... Qu'il sera fondu à la lumière un matin, à l'aube, avec les traînées des brumes évanescentes que dissipent les premiers rayons pâles du soleil triste... Jean-Louis, le fier lieutenant, titube maintenant lorsque d'un pas trainard il doit se rendre aux appels trop longs. Ses joues ont perdu leurs couleurs et ses muscles leurs forces. Les plis se creusent sous son front, le vide se fait sous sa peau ; et dans son cœur aussi semble-t-il... Cette dernière anémie est plus terrifiante encore. Ce ne sont même plus les joies et les espoirs qui s'en vont ; ils sont déjà morts ; ce sont leurs souvenirs même qui s'atténuent... et la voix de l'ogre qui insulte au malheur, la radio qui braille et qui écorche... l'entrée en guerre de l'Italie, le lâche coup de poignard dans le dos, les agressions et le bombardement des villes ouvertes et sans défense, les pourparlers d'armistice cependant que la lutte se poursuit, les civils qui sur les routes de France, fuient du Nord vers le Sud... les villages en feu, les demeures violées, pillées, perdues, tous les sanctuaires profanés, tous les êtres chers meurtris de fatigue. Thérèse aussi la délicate jeune fille doit à cette heure arpenter les longs chemins poudreux, ou gémir au creux d'un hallier avec les femmes enceintes et les vieillards... Comme tous les pauvres éclopés belges rencontrés hier... Comme la malheureuse qui tendait l'enfant mutilé, celle qui implorait le secours impossible, l'aide que Jean-Louis n'a pas su procurer... La Patrie succombe... Jean peut s'anémier ; à quoi lui servirait sa force maintenant qu'il ne peut plus défendre et que peut-être il n'y aura jamais plus rien à protéger... Comme il s'éloigne le visage de la France, ce bouquet jadis délicieux, fait de toutes les fleurs et de tous les visages qu'il aime. Tous les coloris se fanent et s'estompent. Jean-Louis sent mourir dans son cœur toutes les images dont il l'avait paré et qu'il chérissait. Le naufrage est total. Reverra-t-il jamais ceux et celles pour lesquels il vivait, pour lesquels il aurait été heureux de mourir d'une belle mort brutale, l'offrande de sa vie... Ce sont eux qui périssent cependant qu'il se traîne misérable et que de son côté, au loin, il achève de dépérir peu à peu. Toutes les fibres sont coupées. Le bouquet délié laisse pleuvoir ses pétales au gouffre de toutes les ornières... L'Ange piétine la proie vaincue.

Jean-Louis se traîne de sa niche à son banc, de sa couche d'ombre aux flaques de soleil... Sable et poussière... Il voudrait s'asseoir et quand il est assis, ses reins meurtris le brûlent. Il a faim et il voudrait fumer. Il doit participer aux corvées de soupe et de balayage. Il a faim, faim, faim et son organisme délabré est torturé de dysenterie. Il aime encore et son âme bouleversée est incessamment martyrisée. Il ne peut pourtant pas arriver à mourir complètement, et il pense, et il souffre. L'Ange n'a pas voulu le condamner à la mort mais à la douleur. C'est l'Enfer...

Pas de pain et pas de livres. Rien que des miettes, mais des miettes sacrées et pieusement partagées. Les mauvaises boules sont délicatement découpées en lames de mie brune. Celles-ci sont ensuite tirées au sort entre les malheureux. Les naufragés ont toujours plus ou moins pratiqué les rites de la plus courte paille. Quant à la manne spirituelle, ce sont les souvenirs de chacun qui sont aussi mis en commun et donnés à tous... Mais tandis que la nourriture du corps est divisée, pesée, répartie, celle de l'âme est répandue. Le récitant, officiant sacré qui ouvre le tabernacle d'or d'une mémoire plus fidèle, donne à chacun dans une même communion, le même frisson, et son couplet s'envole... des bribes de poésie, des monologues, des scénettes de nos pièces célèbres et classiques et les chansons de nos provinces... Il y a tout de même des réalités qui ne meurent pas, des trésors qui ne peuvent être volés, des « choses de beauté » qui véritablement constituent des « joies pour

toujours », formules incantatoires et magiques qui font accéder à l'absolu, et qui même aux pires moments de détresse permettent d'atteindre à l'éternelle poésie... Et du fond des âges la Patrie sourit encore... , les mots résonnent, les phrases chantent, le verbe !... la langue, notre langue, ce bien commun, ce vêtement aux mille nuances de notre pensée claire, ces tulle dont s'enveloppe notre âme, celle de la France éternelle...

Les prêtres officient et prêchent, les professeurs enseignent, et tous les autres comme de grands premiers communiant et des écoliers barbus vont s'asseoir en cercle autour des pasteurs et des conférenciers. Jamais le pays n'a été si bas, jamais l'homme n'a plus souffert, mais en dépit ou à cause même de cette déchéance physique, de cet effondrement politique, de cette misère matérielle, Jean constate un renouveau. Il assiste et il participe à un merveilleux essor intellectuel et spirituel... Ah ! que ces trois premiers mois ont été tristes et beaux...

Jean ne regrette pas de les avoir vécus. Il a souffert et il s'est grandi. Mais peu à peu les colis sont venus et les lettres, et les habitudes, des haricots blancs et du papier imprimé, un semblant de bonheur, des ombres de plaisir et en quelque sorte un embourgeoisement de la captivité. L'hiver, la perspective de l'hiver d'abord, et la neige, la baraque criarde, empuantiée, enfumée, humide... et les appels dehors, et la toilette sous l'eau glacée, mais aussi les parlottes sans fin, le bridge et le théâtre, vie factice d'une ville artificielle de six mille individus soi-disant cultivés... L'entassement, la promiscuité, les mauvais caractères, les disputes, les crises de cafard, et l'attente, l'attente... Au temps de la guerre et de l'action il fallait incessamment redouter la surprise contenue dans chacune des secondes qui tombaient. Maintenant chacun se désespère du vide des jours qui passent. Chacun est désormais attentif, chacun vit dans l'anxieuse attente de l'événement qui n'arrive pas... Les nerfs sont irrités, les âmes sont en détresse... la misère des premiers jours les avait fortifiés, les espoirs incessamment déçus des heures blanches les épuisent. Que d'énergie inemployée chez ces emmurés, chez ces morts vivants, ces êtres jeunes qui savent maintenant que la guerre se poursuit, et qu'ils pourraient peut-être y cueillir à nouveau un espoir de revanche ! Mais ils demeurent enchaînés. Ils ne peuvent plus donner. Ils sont condamnés à recevoir... à recevoir l'aumône de ceux et de celles qu'ils devraient soutenir. Les prisonniers de droit commun peuvent au moins rayer les jours sur leur calendrier crasseux ou les murs de leur cellule ! Ceux-ci sont condamnés à attendre la fin, d'une punition imméritée dont ils ignorent le terme et l'issue... Ils attendent, ils attendent la délivrance, et d'ici là de jour en jour, et de semaine en semaine la lettre ou le colis. Ils attendent la lettre décevante, les nouvelles qui ne sauraient être bonnes dans ce monde en folie et les farines qui jadis étaient réservées aux bébés, les farines que dans leur charitable angoisse les mères et les épouses prélèvent peut-être sur la part de leurs enfants.

Ⓟ Ainsi maintenant chacun d'eux se lamente mais aussi chacun d'eux est à peu près assuré de pouvoir vivre, mal certes, mais vivre ; ne pas couler à pic ; ne pas sombrer ; et chacun reste accroché aux mauvaises planches du radeau, chacun surnage tandis que les jours passent et que les mois et les années s'écoulent. C'est l'installation dans le malheur... Elle semble pourtant plus pénible à Jean que le malheur lui-même. Il ne peut se plier au fait. Il ne parvient pas à accepter la situation, à acquérir la mentalité du bon chien qui, à chaque instant de chaque jour, est continuellement impatient de dévorer sa mauvaise soupe mais qui se contente d'elle et ne tire pas sur sa corde. Jean tire sur la sienne. Il maugrée. Il

veut s'évader, intellectuellement, cela s'entend ; il est trop faible encore pour tenter autre chose. Mais il fuit ses camarades. Il ne se mêle pas aux conversations. Il se retranche. Il se construit une retraite bien à lui, intime et mystérieuse. Il se remue peu mais sa vie intérieure est intense. Il lit. Il écoute parfois. Il hausse les épaules et il s'éloigne. Il réfléchit et il pense à Thérèse...

Il fait de l'espagnol par amour de Don Quichotte. Il obtient des livres. Il relit Platon, Spinoza, Malebranche et Descartes, Descartes surtout, modèle qu'il se propose. Jean-Louis veut maintenant faire une retraite salutaire et conduire sa pensée. Cette longue captivité sera sa nuit à lui qui jusque-là n'avait surtout vécu que de ses muscles. Les moments d'héroïsme sont passés. Il convient maintenant d'atteindre à la Sagesse et à la Sainteté. Jean aime particulièrement le XVII^e siècle et surtout le début de cette grande époque. Il y choisit les maîtres qu'il veut suivre : Descartes comme Directeur intellectuel et Ignace comme Directeur spirituel. Ce n'est pas que Jean soit très bon catholique ; il est chrétien par amour de Jésus, ce charpentier idéal, mais il déteste l'Église ; seulement les recettes de comportement du Seigneur de Loyola lui semblent plus belles encore que les vieilles philosophies païennes. Cette rigueur, cette tenue de la volonté, ces perpétuels examens de conscience, et cet incessant effort pour monter. , et tout cela pas pour la plus grande gloire de Dieu bien sûr... mais pour celle de l'homme, pour celle de Jean... Celui-ci a désormais le soin de son âme. Il s'est peu à peu édifié une tour dont le vieil ivoire est tapissé de parchemins antiques, rehaussé des maximes les plus nobles. L'oratoire est baigné d'une clarté à la fois vive et douce : beauté selon Platon, charitable douceur du bon Galiléen et surtout la force stoïcienne.

Et cependant tout à l'entour l'odeur de graisse et de poussière, la fumée de pipe et la buée qui monte... Le froid ici et de l'autre côté l'abêtissante atmosphère des tables de bridge et des assemblées de parleurs en cercle autour du poêle.

*
* *

Les camarades ! Les camarades sont encore occupés à palabrer... La défaite et les causes de la défaite... Sujets incessamment ressassés... Ces pauvres impuissants, incapables de pourvoir au soutien des leurs et aux exigences de leur appétit refont en paroles et en rêves les lois du pays. Ce peuple de faibles souhaite un régime fort ! une dictature qui soumettrait l'homme à une fin nationale... Jean-Louis est écœuré. Il désire évidemment que chacun se soumette au bien de tous, mais cet orphelin à l'enfance malheureuse voudrait aussi qu'en retour l'État travaille pour le bien de chacun. Le nationalisme consistait justement chez nous à préserver la personne humaine ! l'Etat ne doit pas être une fin en soi, mais bien un moyen au service du citoyen, ou tout au moins, il faut rétablir l'équilibre des sacrifices, la réciprocité des devoirs et des droits de la Nation et du citoyen, ne pas verser dans les abominables exagérations... Jean-Louis ne veut pas que ses neveux soient, comme les gosses qu'il aperçoit parfois au-delà des ronces d'acier, affublés d'une chemise de couleur, et, qu'un poignard leur battant les fesses, ils apprennent à devenir sous le masque de l'héroïsme les tortionnaires du monde !

Un régime fort ! comme si nous n'en avions pas eu qui nous ont déjà menés au désastre ! Ils y mènent toujours. Revenir à un gouvernement personnel : Napoléon III alors et le favoritisme absolu, la clique des incapables ? Peut-on après cette défaite souhaiter un régime meilleur que ne le fut la République après Sedan. Peut-on trouver une restauration plus rapide et plus brillante de nos armées, de nos finances, de notre diplomatie et de notre prestige sans compter la création d'un Empire à nul autre semblable !

Pauvres camarades ! Pauvres imbéciles ! qui en sont encore à croire à la vertu des lois ! et ils négligent absolument celle de l'homme parce que précisément la plupart d'entre eux manquent de cette vertu qui distingue les forts. Ils n'ont pas encore compris que les systèmes de lois, seraient-ils parfaits, deviennent toujours abominables lorsqu'ils sont appliqués par des êtres faibles ou malhonnêtes. Ils veulent une fois de plus doter notre pays d'une constitution neuve alors qu'en réalité il s'agit de refaire une génération... Cela certes constitue une tâche beaucoup moins aisée et qui exige vingt années d'efforts au moins. Pauvres bougres ! Ils ne se rendent pas compte que la vraie cause de cette guerre et de cette défaite, ce fut l'autre guerre et la victoire ! La véritable cause du désastre ce ne furent ni les lois soi-disant mauvaises ni les hasards soi-disant contraires, mais Verdun, Douaumont, l'Ossuaire et la saignée de tout le meilleur sang de France... la génération de l'hécatombe et celle des enfants chétifs élevés par les mères éplorées ! Changer le régime de ces avortons c'est changer la couleur de l'habit et l'uniforme d'un pleutre ! Ce ne sont tout de même pas les institutions qui font les hommes, mais bien l'inverse ! Tristes camarades abêtis au point de ne plus croire à l'unique force qui compte : celle de l'homme ! Ils ne s'aperçoivent même plus que la grandeur d'une nation réside dans la valeur humaine de ceux qui ensemencent son sol, et que les Français n'avaient plus hélas ni le nombre ni l'énergie nécessaires. Ah ! ces camarades, ces camarades, ils sont de bon vouloir pour la plupart, mais Jean-Louis estime qu'ils n'ont pas de volonté. Jean-Louis déteste les bonnes volontés, il n'aime que la volonté. Il pense que presque tous ceux qui l'entourent se trompent et changent d'opinion à chaque bataille. Ils sont de ceux qui ont besoin du succès pour accorder leur confiance aux tristes divinités qu'ils se choisissent. Certains d'entre eux en viennent même à admirer le démon qui fait le malheur de son temps et qui conduit son pays à la pire des catastrophes... Ce n'est pas que Jean n'ait pas regretté à certains jours de n'être pas né, soit Français sous l'Empire, soit Allemand de nos jours. Il aurait été le valeureux vainqueur promenant sa gloire et ses bottes et dépensant sa monnaie imposée à une valeur telle qu'il eût fait figure de Crésus aux pays de soleil et de misère qu'il aurait soumis... mais il est né sur un autre sol. Il a reçu d'autres principes. Et il est trop honnête pour ne pas leur rester fidèle jusque dans le malheur. Jean se sent devenir enragé... Il ne peut plus supporter ce piétinement et ces colloques dont l'incessant tintamarre le distrait des travaux qu'il aime et des rêves qu'il chérit... Pauvre Thérèse, muse effarouchée... Jean chausse ses lourdes et inconfortables galoches, grossiers sabots qui blessent les pieds. Il part tout seul au centre de l'enclos. Une fois de plus il se prend à réfléchir. Tout l'écœure, les conversations qui résonnent encore à ses oreilles, les infects journaux, et même les livres venus de France... Ces longs racontars hâtivement écrits et mal bâtis par les lâches écrivassiers qui profitent de nos malheurs pour se faire une réputation en flattant la censure de l'ennemi. Ce traître imbécile qui, prisonnier pendant quarante jours, publie un énorme volume sur la captivité et les moissons de désastre où le vainqueur a récolté nos épis et nos gars !...ou ce journaliste insulteur, velléitaire de l'héroïsme, qui n'a jamais réussi qu'à vider les poubelles des dépôts de l'arrière et qui se charge d'apprécier les ordres des chefs et les gestes des combattants. Jean

repense encore à ces galopins jaloux qui n'ont pu réussir à obtenir un bout de galon... Celui qui répugne au favoritisme mais se fait nommer secrétaire d'État-major, puis sous le coup d'une arrestation de police, planton dans une formation du Train ! qui fuit sur les routes de France, qui n'assiste qu'aux reculades des arrières et qui nous inonde ensuite de sa basse littérature, la seule autorisée ! Jean se prend de colère en songeant une fois de plus que celui-là même a le front de se proposer au gouvernement du pays... Pauvre France ! Jean pourtant n'a pas vu un de ses hommes ni un de ses camarades faiblir à l'heure du combat. Certains soldats ont prétendu peut-être avoir été trahis ; parce qu'agités et roulés de ci-delà au souffle de la défaite comme feuilles arrachées à leurs ramilles aux bourrasques d'automne, ils n'ont pas compris... mais lorsque Jean en rencontre qu'il interroge, il ne s'agit jamais de leur Capitaine, ni de leur Lieutenant, leurs officiers à eux., non ! pas ceux-là, les autres... toujours les autres, alors ?... Alors mais c'est toujours ainsi, les foules et les faibles aux heures de victoire n'aperçoivent que ce qui est bien, et aux heures de défaite que ce qui est mal... Même s'ils ne voient pas ils imaginent. Ils n'ont pas la sagesse de se dire qu'ils n'étaient pas les plus forts mais ils inventent des causes imaginaires et des raisons stupides. Ce sera toujours de même. Malheur, trois fois malheur au vaincu ! haro sur le plus faible ! ... Ah ! les salauds ! Ce n'est pourtant pas à ces moments-là, ni pendant la lutte, ni après, durant les premiers jours de malheur et d'occupation ou de captivité, que des Français ont faibli, c'est maintenant que peu à peu le temps et la fatigue accomplissent leurs basses œuvres de destruction et que les plus faibles, réclamant les chaînes, sollicitent leurs oppresseurs ! Triste minorité de traîtres que Jean voudrait pouvoir saisir... Il est seul. Il frappe la boue qui vole en gerbes sales... Il barbotte au centre des flaques noires et froides...

Pauvre Jean-Louis toujours isolé au milieu des autres... Il passe la plupart de ses jours à lire, à travailler, à rejoindre Thérèse au travers de ses rêves. Puis, soudain, il aperçoit un titre de journal, il surprend involontairement une bribe de conversation et le charme est rompu. Il redevient la proie de terribles colères qu'il n'extériorise pas, violences intérieures qui sont longues à passer et bouleversent tout son être. Il part alors. Il retourne au froid, à la pluie, au vent. Il marche, il refait à vive allure le tour de sa couronne de ronces... Il est essoufflé, il est décharné, mais sa pensée ne s'arrête pas pour autant. Elle poursuit sa ronde, elle ironise sur la situation, elle désire retrouver Thérèse et puis tout à coup elle retombe des sommets du rêve à la réalité, de la contemplation sereine à l'invective de l'Ange et des hommes.

Jean contemple la plaine... le bétail sur l'étendue stérile n'est certes pas à l'engrais... Au prix où, d'après les lettres, la viande atteint, Jean a nettement l'impression qu'il est du simple point de vue physique très dévalué. Il ne cesse de maigrir. Entre leur armature d'os saillants et leur enveloppe de peau terreuse et parcheminée, ses quelques kilos de muscles et de graisse ont fondu. Il invoque l'âme. Il la soigne et la nourrit. Il était fier de son corps évidemment et de ses performances. Cet ancien petit écolier malingre était arrivé à se faire des bras solides et des jarrets robustes. Mais peut-on raisonnablement placer l'orgueil de l'homme dans la force de ses membres ? Ce n'est ni sa puissance physique, ni sa crinière, ni ses griffes, ni ses ivoires qui distinguent ce pauvre animal. Dieu n'a voulu le doter que de simples cheveux. Il n'a que des ongles et des dents modestes. Mais ce qui apparaît chez le fragile bébé humain, vagissant à la lumière, c'est le crâne énorme. Lorsque Jean se prêtait à ses maîtresses et lorsqu'il les prenait, il ne songeait pas, quelles que fussent leur naïveté et leur sottise, à un simple échange physique. En dépit de sa sensibilité pour la beauté des

formes et des couleurs il apprécie plus encore la grâce des idées et la noblesse des caractères. Ce qu'il recherchait jadis, même aux plus brûlants moments de tentations et de désirs, ce n'était pas à se saisir de quelques kilos de matière (graisse, eau et carbone) si bien organisée fût-elle en sa chimie... non il recherchait une autre possession. Devant une belle œuvre, durant une lecture ou pendant un concert il lui est parfois advenu d'oublier son corps. Jamais aux pires instants de luxure il n'a oublié son âme. C'est en elle qu'il place sa dignité suprême. Il respecte l'homme quel qu'il soit, non pour sa famille et pour son sang, mais parce qu'il est doué de raison, parce qu'il a une volonté, et parce que surtout il est conscient et libre ! Il respecte d'autant plus les individus que ceux-ci ont une conscience plus grande de leurs richesses et de leur liberté et qu'ils en font meilleur usage. Il ne croit pas qu'un gorille soit d'une race supérieure parce qu'il peut nous rompre les os. Il était militaire pour la défense d'un idéal et non pour se soumettre à une brutalité. L'Ange peut le battre et le rouler au sol et piétiner sa chair, il ne lui arrachera jamais ses amours. Jean ne voudrait pas n'être qu'un bel animal. Il s'était même réjoui un moment des chaînes qui pèsent sur ses membres. Pendant un temps il s'était senti l'âme plus légère... Elle est accablée aussi cependant et d'une douleur qui s'accroît avec le temps, ce qu'il n'avait pas cru possible tellement les souffrances des tout premiers moments avaient été pénibles. Les soucis de la défaite... les débats difficiles après la première réaction si belle... mais Jean se refuse à croire que son idéal soit atteint. Il considère que le désastre aboutit à l'écroulement d'un système de forces matérielles. Il ne veut pas admettre que les valeurs qu'il place les premières soient tombées... Il n'est pas de ceux qui changent de Dieu à chaque défaite, de ceux qui soumettent leur enthousiasme à des considérations de prestige... L'Ange a sa peau, il n'aura pas son cœur ! Jean compte plus les larmes que le sang. Il ne saurait être du côté du plus fort. Le sort l'a placé parmi les vaincus. Mais en aurait-il été autrement que son âme généreuse l'aurait incité à secourir le faible. Il n'en déteste que plus profondément le vainqueur aux grandes bottes. Celui qui a le loisir de se bien raser chaque matin. Il songe aux « occupants » logés et nourris aux frais des pauvres gens qui n'ont plus ni beurre ni œufs donner à leurs gosses... et il ne croit vraiment pas qu'en l'occurrence, aux yeux de la divinité, ceux qui ont gagné aient raison. Ce qui le navre c'est qu'il désespère de la plupart de ses camarades. Pauvres compagnons de souffrance. Ils sont dignes de pitié mais pas d'admiration. Il ne se fait pas d'illusion et ne compte plus sur eux pour refaire la grandeur du pays. Il a souffert et il s'est grandi parmi eux. Sa personnalité et sa vie intérieure se sont considérablement enrichies au cours de cette expérience de la détresse ; mais il s'aperçoit qu'il ne peut plus maintenant, au stade où il est arrivé, continuer à mener ce train-train d'existence lamentable sans se diminuer. Il faut rompre la chaîne, se dégager de l'emprise de l'Ange, encore une fois échapper au destin...

Jean apprend le métier de mineur. Il creuse des souterrains. Il passe des nuits froides sur le sol glacé. Il refoule la poussière du sable sous les planchers des baraques. Il visite les fosses d'aisances. Il s'accroche en cachette aux essieux d'un camion. Il est repris deux fois. Il fait de la prison, salutaire retraite qui marque ses échecs mais où il est enfin seul... Il est envoyé dans une citadelle ; vieux burg aux murailles énormes. Les barreaux des fenêtres y remplacent les buissons aux ronces de métal... Il fréquente des « repris », officiers aussi têtus que lui, appartenant à toutes les nations de l'Europe et du monde. Il est heureux d'être mêlé à cette élite, mais il ne peut plus forcer les parois de la cage. Il songe alors à se faire envoyer dans un hôpital de prisonniers. Il infecte un bobo qu'il s'est fait en tombant. Il découvre un médicament qui irrite son mal. Il boit chaque soir un peu du philtre, élixir

empoisonné. Après cinq mois de lit et d'infirmierie il est dans un état tel que le médecin allemand consent enfin à lui faire faire un court séjour dans un de ces « lazarets » enroncés eux aussi de broussailles barbeuses. Cependant la surveillance y est moins active. Jean se rétablit et se prépare. Il dort le jour et coud la nuit. Sitôt prêt il part. Avant l'aube d'une courte nuit de juillet et après six mois de lit il part. Il part pour la France. Il dort aux sous-bois, dans les cimetières et les jardins publics. Il dort tant bien que mal entre les feux follets, les couples d'amoureux attardés et les myriades de moustiques lancinants. Il arrive esquiné, fourbu, n'en pouvant plus, mais il arrive enfin à Metz pour la fête silencieuse du quatrième 14 juillet de guerre. Trois jours plus tard, il est au-delà de Nancy. Il se penche et il baise le sol de son village...

Élysée DARTHENAY



Vue de Colditz
Aquarelle d'Alban Darthenay

®